

Légende

DE

Saint François.



## CHAPITRE I

**N**aissance de saint François; de sa vanité et de sa prodigalité dans le siècle.

François, natif de la ville d'Assise, située dans la vallée de l'Ombrie, fut d'abord nommé Jean par sa mère Pica (note 1), femme honorable et dévote, et ensuite François (note 2) par son père, Pierre Bernardon, marchand, lorsqu'il s'en revenoit de France, parce que l'enfant étoit né durant son voyage en 1182, sous le pontificat de Lucius III. Dès qu'il fut en âge d'adulte, en sa quatorzième année, François, doué d'un entendement vif et subtil, se donna à la profession de son père et se mit à négocier et trafiquer, mais d'une façon toute différente, étant aussi avenant et libéral que Bernardon étoit chiche et parcimonieux. Car il aimoit les jeux et les chants: il se



promenoit de jour et de nuit par la ville d'Assise en compagnie de ses amis, fort large à la dépense, si bien que tout ce qu'il pouvoit avoir ou gagner il le dépensoit en banquets et autres semblables ébats : aussi son père et sa mère le gourmandoient souvent, lui remontrant qu'à voir une chère si splendide, on l'estimoit pour être issu plutôt d'un grand seigneur que non point d'eux, gens de négoce. Néanmoins, comme ils étoient tous d'eux riches des biens de ce monde, et qu'ils l'aimoient avec tendresse, ils le supportoient en cela pour ne le point affliger. Et sa mère entendant les voisins deviser des largesses et prodigalités de son fils, leur répondoit : « Qu'avez-vous donc ? Que pensez-vous de François ? Ne sera-t-il pas, lui aussi, fils de Dieu par grâce ? »

Or tant s'en faut qu'il s'en tint là : il se livroit en outre à des dépenses excessives de vêtements ; il achetoit des étoffes d'un prix plus grand que ne requéroit sa condition, à tel point vaniteux et bizarre en sa fantaisie, que parfois il faisoit coudre en un même habit l'étoffe la plus précieuse avec la plus chétive. Toutefois plaisant et aimable en ses manières, orné d'une naturelle pudeur et honnêteté, il ne répondoit à personne, conformément au ferme propos qu'il en avoit pris, aucune parole outrageuse ou messéante, et se gardoit de toute souillure, encore qu'il fût en la fleur de sa jeunesse, de beau temps et de joyeuse humeur. C'est pourquoi son renom s'é-

toit répandu dans quasi toute la province, et il étoit bruit qu'il feroit de belles choses durant sa vie. De ces vertus naturelles comme d'autant de degrés d'ascension il s'éleva à de telles et dévotés pensées qu'il alloit ruminant en cette façon : « Puisque tu es libéral et gracieux au regard des hommes, qui ne te peuvent donner qu'une faveur vaine et transitoire, il est équitable et séant que pour l'amour de Dieu, d'autant plus libéral et généreux en ses récompenses, tu sois doux et bienfaisant au regard des pauvres. » Et partant il leur faisoit de grandes charités. Toutefois, encore qu'il fût véritablement aumônier, il prisoit haut et fort les richesses du siècle. Il advint qu'un jour étant très affairé en son négoce, un pauvre lui vint quêter l'aumône pour l'amour de Dieu, lequel il rejeta et gourmanda, distrait et charmé qu'il étoit par la convoitise des richesses. Mais la grâce divine l'ayant soudain visité et amolli son cœur, il eut du remords de cette dureté et se dit à soi-même : « Si d'aventure ce pauvre t'avoit demandé quelque chose pour un grand comte ou baron, tu lui aurois tout donné sans coup férir. Donc à plus forte raison, pour le Roi de gloire et Seigneur de toutes choses te convenoit-il de ne pas refuser l'aumône. » Aussi il prit des-lors la résolution de ne jamais dénier la charité au nom d'un si grand Seigneur.



## CHAPITRE II

### Comment François fut emmené prisonnier à Pérouse et des deux visions qu'il eut.

La guerre s'étant allumée entre Pérouse et Assise, François fut fait prisonnier avec grand nombre de ses concitoyens et mené à Pérouse. Mais d'autant qu'il étoit gracieux et de bonne apparence, on le mit en la prison des Chevaliers, lesquels se désoloient abattus de tristesse, tandis que lui, joyeux et plaisant, se livroit à des transports d'allégresse et de contentement. Ce qui fit que l'un de ses compagnons le reprit comme un insensé, attendu qu'étant en prison, il avoit le cœur de sauter et de danser de joie. Mais François lui répliqua vivement : « Que pensez-vous de moi ? Ne serai-je pas un jour en vénération par tout le monde ? » Et comme l'un des Chevaliers avoit ou-

tragé un prisonnier de cette compagnie et que les autres s'en vouloient séparer, il ne cessa pas de le hanter, priant tous et chacun de lui pardonner sa faute. L'année finie et la paix conclue entre les gens d'Assise et de Pérouse, il s'en retourna en son pays. Or, peu de temps après, un seigneur d'Assise fit état de ramasser des soldats pour s'en aller dans la Pouille en quête de gloire et de richesses. Ce qu'ayant connu, François délibéra de se joindre à sa compagnie. Mais un chevalier, qui avoit nom Gentil, lui ayant remontré que force étoit qu'il devint homme d'armes, il se fournit d'étoffes précieuses, plus pauvre de richesses au regard de ses concitoyens, mais en revanche plus riche en largesse et libéralité. Pendant qu'il s'accoutroit et se préparoit à cette entreprise, voilà que le Seigneur le visita durant une nuit et le tira à soi, désireux comme il étoit de gloire et de renom, enflant merveilleusement ses esprits, en une vision de nuit. Donc, comme il dormoit, quelqu'un s'apparut à lui et l'appelant à voix claire, le menant dans un palais splendide et spacieux, tout garni d'armures de chevaliers, de boucliers luisants et de toute espèce d'armes rangées pour les choses de milice et de chevalerie. Tout émerveillé et hors de lui par excès de joie, il demanda à quel seigneur appartenoient ces armes, qui brilloient d'un si bel éclat, et ce palais tant délectable. A quoi il lui fut répondu que lui et ses chevaliers étoient maîtres et



seigneurs de toutes ces richesses. Émerveillé, il se leva à la pointe du jour, tout aise et glorieux comme un homme séculier et mondain, et d'autant qu'il n'avoit pas encore goûté l'esprit de Dieu, il crut fermement qu'il alloit monter aux honneurs les plus magnifiques. Et comme cette vision lui étoit un présage de prospérité, il devisa d'aller en Pouille, afin d'être armé chevalier par le susdit comte. A quiconque le voyoit et s'enqueroit de la cause d'une si extraordinaire allégresse, il alléguoit que bientôt il seroit un haut et puissant seigneur : ce dont lui étoit un signe indubitable la vision, qu'il avoit eue en songe. Aussi croit-on que pour cela il donna ce jour même à un pauvre gentilhomme les vêtements précieux, qu'il avoit fait tailler à son usage. S'étant donc mis en chemin, arrivé qu'il fut à Spolète pour aller en Pouille, il commença à deviser de son entreprise. Durant qu'il flottoit, suspendu entre divers pensers, il ouït en un demi-sommeil quelqu'un, qui lui demandoit où il vouloit aller. François, ayant déclaré l'intention où il étoit, ce personnage lui dit : « Or sus, qui te peut davantage octroyer de bien, le maître ou le serviteur? — Le maître a la puissance de me faire plus de bien, dit-il. — Donc pourquoi laisses-tu le maître pour le serviteur et le prince pour le riche? » Et François : « Que veux-tu que je fasse, seigneur? — Retourne en ton pays, où il te sera signifié ce que tu dois faire. Car il te faut diverse-

ment interpréter la vision que tu as eue. » Revenu à lui, comme fou et ivre de joie, il ne songeoit encore qu'aux prospérités temporelles. Toutefois, étant rentré en soi-même et tout émerveillé, il repensoit comment en cette nuit il n'avoit pu s'endormir, tant le tenoit en éveil la souvenance et l'impression de choses si étranges. Dès l'aube matinale, il piqua droit vers Assise, lesté et léger, attendant de bonne grâce qu'il reçût avis touchant le vouloir divin ; et déjà transformé en esprit, il ne songe plus à aller en Pouille, n'ayant désormais d'autre souci ni d'autre désir que d'obtempérer aux ordres du Seigneur Dieu.



### CHAPITRE III

#### Comment le Seigneur le visita en douceur merveilleuse.

Quelques jours après son retour à Assise, ses compagnons l'élurent un soir podestat ou seigneur, chargé de faire la dépense suivant son humeur et fantaisie. Il fit donc dresser un souper confortable, comme de coutume. Lorsqu'ils furent rassasiés, réjouis et mis en train par la bonne chère, ils sortirent du logis en cet ordre : les compagnons marchaient devant par la ville, chantant mille chansons joyeuses, tandis que François, la baguette à la main en signe de commandement, venoit un peu en arrière, sans mot dire, occupé et recueilli en mille pensées diverses. Or, voilà que soudain il fut visité par le Seigneur Dieu et du coup tout confit et charmé en tant

de douceur, qu'il ne pouvoit ni parler, ni se bouger, ni ouïr ou sentir chose aucune, sinon cette douceur céleste, qui le privoit si fort de tout sentiment corporel, qu'à bon escient il n'auroit pu, comme par la suite il le confessa, se mouvoir de son lieu et place, nonobstant qu'on l'eût fouetté de verges, voire même coupé en morceaux. Ses compagnons, l'ayant vu loin derrière eux, se tournèrent vers lui et le virent avec crainte et stupeur comme transformé en un tout autre homme. « Eh bien, lui dirent-ils, que pensois-tu donc, que tu n'as pas suivi notre compagnie? — Vous dites vrai, répondit François, oui, j'ai avisé à prendre la plus noble, et plus riche, et plus avenante épouse que j'aie vue en ma vie; » ce que toutefois il ne dit pas de son propre esprit, mais bien par instinct du divin Esprit, d'autant que cette épouse fut la très parfaite religion, à lui fiancée d'en-Haut, à savoir la pauvreté, la plus noble et plus riche et plus belle de toutes les épouses. Dès lors il commença de se ravaler et humilier, ayant à nausée les choses qu'il avoit auparavant pourchassées et affectionnées, bien que ce ne fût pas avec une entière plénitude de sentiment, attendu qu'il n'étoit pas encore parfaitement franc et net de toute vanité mondaine. Néanmoins il s'efforçoit peu à peu de se retirer du bruit des séculiers et de se recueillir en l'homme intérieur Jésus-Christ, et cédant aux yeux des ensorcelés de ce siècle la perle précieuse, qu'il faisoit dessein



d'acheter à quelque prix que ce fût, souvent et quasi chaque jour il pratiquoit en secret l'oraison, parce que cette douceur céleste l'attrayoit et le tiroit suavement, par manière de charme victorieux, hors de la place publique et des réduits populaires. Si bienfaisant qu'il fût au regard des pauvres du temps passé, il résolut à l'avenir de ne jamais dénier l'aumône pour l'amour de Dieu. Et partant, si un pauvre recouroit à lui hors de son logis, il lui donnoit de la monnoie et des pièces d'argent au cas qu'il en eût, ou bien son chapeau et son ceinturon, afin que le pauvre de Dieu ne partit point vide et affligé sans chose aucune. D'autres fois, n'ayant rien du tout à donner, il se retiroit dans un lieu séparé, où il se dépouilloit de sa chemise, envoyant ensuite le pauvre nécessaire la ramasser pour le très-doux amour du Sauveur. En outre il achetoit des ustensiles et des étoffes au service et bon entretien des églises, lesquels il mandoit en grand secret aux pauvres prêtres. Et lorsqu'il gardoit le logis, son père étant aux champs, encore qu'il mangeât seul avec sa mère, il ne laissoit pas de couvrir la table de pains, comme si toute la famille se dût seoir à table. Requis par sa mère à quelle fin il en usoit de la sorte, il alléguoit bonnement que c'étoit au regard des aumônes, qu'il se proposoit de départir. Sa mère se rendoit amiablement à de telles volontés, plus amoureusement affectionnée à lui qu'à ses autres enfants et d'autant plus

émerveillée de sa conduite qu'elle conservoit un vif souvenir des peines et des angoisses qu'elle avoit ressenties au temps que, fourvoyé et livré aux débauches de ses compagnons, il se levoit de table presque à jeûn, laissant là père et mère, tout marris d'une si méchante vie. Mais maintenant changé par l'efficace de la grâce divine, il ne songeoit qu'à voir et ouïr les pauvres de Dieu, et nonobstant qu'il portât encore les devises du siècle, il désiroit ardemment d'être tout-à-fait inconnu dans une ville, où il lui fût loisible de se dépouiller de ses vêtements et de se couvrir des hardes d'un pauvre, mendicées par façon d'emprunt, afin de s'éprouver en la pratique de l'aumône. De là à peu de temps il partit pour Rome avec l'intention d'obtenir le pardon de ses péchés, et étant entré dans l'église de Saint-Pierre, il avisa que les offrandes des pèlerins étoient fort chétives et se dit à soi-même : D'autant que le héraut et prince des Apôtres doit être tenu en une si particulière révérence, pourquoi de si pauvres offrandes en l'église où repose sa relique? Ce disant, avec grande ferveur mettant la main dans sa poche et tirant force deniers, il les jeta à travers la grille de l'autel, lesquels firent grand bruit sur le pavé, si bien que les gens de céans ne revenoient point d'une si libérale offrande. Et soudain il sortit de l'église. Or, un bien pitoyable mendiant lui céda ses guenilles qu'il s'ajusta au corps, et en pareil équipage François s'étant mis



parmi les autres pauvres sur les degrés de l'église, quëta la charité pour l'amour de Dieu en langage françois, dont il usoit volontiers, nonobstant qu'il en eût peu de pratique et de savoir. Enfin s'étant dépouillé de ces guenilles, il revint à Assise, priant Dieu qu'il voulût bien conduire sa vie par les droïts sentiers. Il ne déceloit son secret à âme vivante et ne prenoit conseil sinon de Dieu seul et quelquefois de l'Évêque d'Assise, attendu qu'alors il ne se trouvoit personne, qui eût en bonne créance la sainte pauvreté, laquelle il alloit recherchant pardessus toutes les choses du monde, étant fermement résolu de vivre et de mourir en sa société.

## CHAPITRE IV

*Comment il commença à se surmonter soi-même et à ressentir de grandes douceurs aux choses contraires à ses inclinations.*

Étant un jour en oraison et priant avec ferveur au Seigneur Dieu, il ouït les paroles suivantes : « Il te faut mépriser et détester tout ce que tu as aimé et convoité charnellement, si tu veux venir en la connoissance du vouloir céleste ; et dès que tu te seras mis à cette besogne, ce qui au commencement te remplissoit de douceur et de suavité, te sera amer et déplaisant, comme au contraire le dégoût et la nausée que tu ressentois, se tourneront en douceur et suavité nonpareilles. » Éjoui à tel propos et réconforté en Dieu, comme il chevauchoit un jour aux alentours d'Assise, il se trouva soudain en présence d'un lépreux. Attendu qu'il avoit des lépreux



horreur et abomination, à grand force il se résolut à mettre pied à terre, ce qu'il fit néanmoins, baisant la main du lépreux très-dévotement ; et étant remonté à cheval, il s'en alla par son chemin. Il s'appliqua ensuite à se mépriser jusqu'à ce qu'enfin la grâce de Dieu demeura maîtresse et du tout victorieuse ? Quelques jours après, il vint en une ladroterie avec une belle somme d'argent, qu'il départit à un chacun, en leur baisant bonnement la main. C'étoit donc chose très-véritable que ce qu'il estimoit d'abord amer et insupportable comme voir et attoucher gens de ladroterie, s'étoit changé en douceur délectable par une opération céleste. Car, tandis qu'auparavant, s'il venoit à les rencontrer ou se promenoit près de leur demeure, encore qu'il leur fit l'aumône par une tierce personne, il se détournoit et des deux mains se bouchoit les narines du nez, maintenant il étoit devenu leur ami, comme il l'assura en son testament, demeurant en leur compagnie et à tous et chacun servant humblement. Confirmé de la sorte par la vertu de l'assistance des lépreux, il menoit souvent avec lui un compagnon, pour lequel il avoit eu jadis une singulière affection, sous prétexte qu'il avoit découvert un beau et précieux trésor. De quoi l'autre ne se tenoit d'aise et de contentement et volontiers l'accompagnait, quand il en étoit requis. Or, François le conduisoit à une certaine grotte près d'Assise, où seul il entroit et prioit, pendant que son

compagnon, demeuré à l'entrée de la grotte en démangeoison et convoitise du trésor, le prioit que nul au monde n'eût vent de ce qu'il faisoit au dedans, excepté Dieu seul, lequel son véritable serviteur ne cessoit de consulter touchant le beau et très-unique trésor, qu'il cherchoit de tous ses vœux. Ce que considérant l'ennemi du genre humain, il n'épargnoit rien pour déjouer et renverser son dessein à force de crainte et de frayeur. Étoit lors à Assise une femme bossue et difforme, laquelle le démon rappeloit vivement à l'homme de Dieu, lorsqu'il s'apparoissoit à lui, menaçant de lui faire cheoir dessus une si horrible difformité, s'il ne démordoit de son entreprise. Mais le preux chevalier du Seigneur Jésus, sans craindre ni broncher devant l'ire et la vengeance diabolique, prioit d'autant plus ardemment le Seigneur Dieu, qu'il se complût à dresser sa vie à bon terme. Nonobstant une si belle vaillance, il ne laissoit pas de souffrir des tourments et angoisses d'esprit, jeté hors de son assiette ordinaire et habituelle sérénité, jusqu'à ce qu'il pût conduire à bien l'entreprise qu'il avoit préfixé d'achever à travers mille pensées, qui alloient et venoient en son âme et le tourmentoient sans trêve ni merci. Il brûloit dans le feu divin et ne pouvoit ne pas découvrir un si manifeste incendie. Cruel et pitoyable étoit son repentir pour les péchés qu'il avoit commis, sans néanmoins se trop inquiéter des maux passés et présents à cause de la



belle et confortable assurance qu'il avoit reçue de vivre désormais net de toute forfaiture. Aussi, lorsqu'il sortoit de la susdite grotte, il sembloit à son compagnon un tout autre homme qu'il n'étoit.

## CHAPITRE V

**D**es premières paroles du Crucifix à François et comment, par la suite, il porta dans son cœur la vive passion du Seigneur Jésus jusques à l'heure de son trépas.

Comme il imploroit un jour la miséricorde de Dieu avec plus de ferveur que de coutume, le Seigneur lui montra d'une manière sensible que dorénavant il lui seroit suggéré tout ce qu'il devoit faire. Alors ne se tenant plus d'aise et de joie, il laissoit comme malgré lui-même échapper quelques secrets de ses révélations. Ainsi il alléguoit avec prudence et retenue qu'il ne faisoit plus état de s'en aller en Pouille, mais qu'il délibéroit d'entreprendre de beaux et nobles faits dans son propre pays. Ses compagnons le voyant étranger à leurs passe-temps, dont il se